

LOUIS CHADOURNE

COMMÉMORATION  
D'UN  
MORT DE PRINTEMPS

PARIS

1917



E	E. M. D.
00 X4 CHA	
Region / MASR	





IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE POÈME  
100 EXEMPLAIRES SUR PAPIER  
VERGÉ OLD STRATFORD NUMÉROTÉS

DE 1 A 100  
EXEMPLAIRE N° 55

LOUIS CHADOURNE

**COMMÉMORATION**

D'UN

**MORT DE PRINTEMPS**

PARIS

1917

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

COMMITTEE ON THE

1911

REPORT OF THE

COMMISSIONERS OF THE

UNIVERSITY OF CHICAGO

1911

1911



« It was the time when lilies blow... »

TENNYSON





*Les nuages verts et roses des vergers  
pèsent doucement sur un ciel d'image,  
— une longue plage de ciel,  
d'un bleu si proche —.*

*Aux arbres, gonflés d'oiseaux,  
s'égrappent des houppes de fleurs chantantes.  
Un long rayon, tamisé de corolles,  
file — bu par un lys d'eau,  
si droit, si pur parmi les herbes.*

*Et, caressé des mille doigts frais de l'herbe,*

*mon ami dort, parmi les graminées mous-  
seuses ;*

*— il a une trace rouge au coin des lèvres —  
et les fleurs des pommiers neigent sur son  
cher visage,  
avec une douceur atroce et obstinée...*

\*  
\* \*

*Tel, je te vois, ô mon ami, mon frère ;  
et ma mémoire est comme une eau lourde  
d'été  
où glisse le visage des feuilles et du ciel.*

*Croissent les lys d'eau,  
et les avoines courbées sous le vent ;  
qu'un oiseau chante encore  
au bord de la maison ;  
une rose sauvage  
dira la fin du jour !*

*Et le chant de l'oiseau plongeant dans le  
silence,*

*et les lys d'eau et la rose sauvage,  
et la sage maison sous le dessin noir et fleuri  
des branches,  
la rivière où frémit le cœur blond de la jour-  
née :*  
*voici toute chose revenue — revenue une fois  
encore —  
voici toute chose déployant sa joie,  
mille hampes de flamme, mille départs  
cinglants —*

*O mon ami blanchement entré dans la mort !*

\*  
\* \*

*Je sais :*

*tu es couché dans ton froid sommeil blanc  
où rien ne t'atteint plus.*

*Le monde mouvant et chaud ne coule plus  
entre tes doigts. Une main de lumière passe  
sur toi comme sur un lac de plomb,  
pauvre miroir blême où ne flotte même plus  
l'ombre d'une ombre,  
pauvre image tordue et chassée par le  
vent,  
et pareille à une triste fumée.*

*Et pourtant,*

*tu es en moi comme une lampe,*

*comme le soleil lourd en veilleuse au bout de  
l'allée ;  
tu es en moi comme une eau souterraine.*

*Je t'attends :  
ta voix frappe une porte de bronze ;  
tu es assis, la tête penchée, dans un coin  
sombre ;  
une ride de musique s'élargit dans la  
chambre,  
s'efface en toi.*

*Et je t'appelle, ô mon ami, je t'appelle  
une fois encore,*



*Je pense à d'inoubliables jours,  
à l'Attente.*

*Sous le ciel cru mûrissent les catastrophes.*

*Les blés bougent à longs plis  
entre les genoux bleus des collines.*

*Je pense à la maison, à l'ombre creuse et  
fraîche :  
une lumière d'herbe flotte dans la chambre ;  
un livre pèse doucement sur ma main ;*

*l'Été bourdonne autour d'une île de silence.*

*Des clartés lentement mouvantes et des voix —  
Des reflets d'eau parmi des taches de soleil —  
Des nappes de lueur, des rondes de parfums,  
et des feuillages pleins d'un grave et sombre  
amour.*

*Sous le porche étoilé des nuits,  
des promesses chaque soir enlacées.*

*Je pense au bonheur d'être, en ces jours ;  
— à des houles de labeurs patients et me-  
surés  
sous le soleil ;  
à des ponts radieux sur les fleuves,  
à une ville couleur d'orange, étagée au-  
dessus de la mer,  
à des marchés croulants de fruits,  
à des poissons-fleurs lamés de tous les  
crépuscules.*

*Je pense aux ports, à des voyages de feu,  
à la voix rauque et tendre des marins.*

*Je pense à une grâce mûrie pendant des siècles,  
à une fleur de beauté lentement éclore,  
au règne de l'Amitié, le soir, sur de hautes  
terrasses ;*

*à des collines incendiées de genêts,  
à des hommes bruns et forts comme de jeunes  
arbres,  
au geste de ceux qui, une fois encore,  
aiguïsèrent l'éclair bleu de leurs faux,  
par les champs aux grands rimages d'or.*

*Je pense à ce qui était, à ce qui continuait à être,  
sans savoir —*

*à l'élan inlassable et sourd de la vie,  
à un jardin de village, où bâillaient des  
tournesols joufflus —*

*à une petite gare sonore et blanche, au bord  
des rails,  
et terrible,  
où quelqu'un guette, guette et découvre  
lentement,  
entre les boucles des géraniums,  
un visage desséché, brûlant, hagard.*

\*  
\* \* \*

*Plus soudain que l'ahan d'une cognée, en  
l'air vif,  
un Mot  
entama le monde,  
le monde, l'été et le jour mûrissant.*

*Un Mot — il n'est plus de chemin dans la  
luzerne,  
plus de berges où nos barques amarrées,  
plus de seuils aux grandes fables étoilées.*

*Le cœur des Cités s'engorge :  
Milliers s'affirment les poings et les bouches ;  
des haillons brutaux nous soufflètent de haine.*

*Sur la ville,  
un nuage de soufre et d'ocre  
pèse.*

*Sur la courbe du soir,  
les gares  
haussèrent leurs architraves d'acier  
et voutèrent sur les foules leurs portiques  
cruels.*

*Tout englués de frai humain, noir et par  
grappes,  
les trains, révélant de sûres menaces,  
(prévues, ô claires-voies humiliées de l'Aut-  
tomne),  
sifflèrent dans les pans coupés de l'ombre.*

*Un fanal balancé proclama les désastres.*

*Cette nuit-là,  
les Forts montèrent aux plus hautes terrasses :  
ils pensèrent aux femmes et aux bienfaits,  
aux regains odorants, aux fenaisons tardives,  
puis, étirant leurs muscles souples,  
ils bâillèrent.*

*Les Doux  
— tiédies les bagues aux blancheurs des ba-  
lustres —  
prudemment, reniflaient l'odeur rouge de l'Est.*

\*  
\* \*

*Plages aux vitres blêmes.*

*Par une Aube déchirée de sirènes,  
les cités dégorgent leur sombre jeunesse.  
Les maisons, pareilles à des galères creusées  
de feux,  
ouvrent de leurs étraves  
les silences blafards des avenues.*

*De tous les points du monde,  
par les rues où tournoient des halos sanglants,  
sous les cieux roux striés de cent mille  
cheminées,  
sous le profil dur des grandes forces d'acier ;*



*le long des canaux, verts comme des yeux  
où dérivent des barques rondes,  
par les routes doucement appuyées sur le ciel,  
par les sentes des bois et les sentes des  
prairies :*

*un cheminement sourd de toutes les races.*

*Et, sous le pavillon de l'Été — toutes soies  
tendues, ô idylles! —  
une horde gonflée d'un cri noir.*

\*  
\* \*

*Sous le ciel buté,  
la Forêt est bondée de vieux crimes,  
et la terre se boursoufle d'odeur,  
luisant d'horrible graisse.*

*Avilis,  
en longues files grises,  
nous attendons —  
ployées les nuques sous le soir !*

*O soirs des jours anciens, soirs de la bonne  
terre, lorsque nous revenions,  
— enfances —*

*sur une fraîcheur creuse et bleue fermant  
les paumes,  
balançant nos bras gourds et nous mêlant  
à la nuit.*

*Vous vous souvenez du temps où vous fâniez ;  
je me souviens de mes livres et de mes  
tempes chaudes,  
et du royaume d'or où fleurissait la lampe,  
qu'épouse un anneau d'ombre.*

*Qui donc ne se souvient d'un soir ? —  
Les buis — si hauts — étouffent lentement  
le ciel vert — ;  
un pas — il suffit, — auprès de la maison  
d'école.*

*D'humbles choses lourdes de toute la vie :  
peut-être la corde du puits qui grince,  
ou l'odeur d'un pauvre capuchon mouillé  
par tel Automne —*

*Ployées, ployées les nuques sous le soir —*

*Qui donc ne se souvient  
d'un arbre, d'une maison ou d'une enfance ?*

*Pourtant,  
nous sommes là,  
ayant l'ordre de tuer.*

\*  
\* \*

*O Nuit,  
première nuit après la bataille.  
Je me suis couché sur la terre,  
mâchant de la terre,  
et tout fumant d'une ivresse mauvaise.*

*Des arbres nus maudissaient.*

*Ils dorment,  
au creux des bois, au flanc des collines,  
sous les vagues épaisses de la nuit.*

*Ils dorment,  
repus de la même fatigue et saouls de la  
même fumée,*

*et la mer profonde des souvenirs les roule  
dans les mêmes plis.*

*On a incendié les granges; une cathédrale  
ouvre ses entrailles d'or;  
l'ardeur des gerbes écartèle l'ombre.*

*Ils dorment;  
leurs corps, pesants de ténèbre et de peine,  
ont épousé la terre,  
hantés des mêmes songes.*

*Le bûcher souffle rouge dans l'abîme, fuse  
vers les astres avec ses bras de soufre,  
et croule —  
des flaques d'or sur nos haines prostrées —  
puis l'ombre...*

*Toute la nuit,  
au cœur profond, au cœur glacé de l'Étendue,  
des étoiles se consumèrent,  
des étoiles pour nous — et pour les autres.*

*Des étoiles,  
sur toi, ô mon ami, mon frère.*

*et sur mille et mille visages vidés de fureur,  
sur mille et mille corps qui se défont  
dans la terre bondée de silences gris ;*

*sur les lisières hâves des bois, et sur les  
forêts de cadavres,  
sur les ossuaires craquelés des plaines,  
vers la mer.*

\*  
\* \* \*

*Maintenant,  
tu es nu de tout effort,  
libéré de toute pitié :  
fais que j'entre avec toi dans ta nuit.*

*Un royaume où la vérité palpite dans les  
arbres ;  
nous irons dans le parc, pareils aux ombres  
de Verlaine.  
Nous ne saignerons plus.*

*Des clairières de bonheur s'ouvrent devant  
toi ;  
tu me guideras vers l'inéluctable Amour :*



« Un jour,  
« le soleil neuf se haussera de la mer,  
« comme l'épaule d'un nageur, luisant de  
« sel.

« Tout l'Azur éclaboussé d'ailes —

« Sur des terrasses sans fin, vibrent des foules,  
« pareilles à des tourbillons de fleurs.

« Les Messagers descendent les plages incli-  
« nées du ciel.

« Des barques pleines de musiciens et de  
« chanteurs se balancent dans les criques.

« Le soir, sous un ciel de punch, des vais-  
« seaux appareilleront pour annoncer la  
« Loi.

« La fête se poursuivra dans les bosquets  
« nocturnes; les masques tomberont aux  
« girandoles;

*« et, dans les yeux, les feux graves de la joie,  
« luiront comme des lampes balancées sur  
« la mer. »*

\*  
\* \* \*



*Je suis tout béant de tristesse :  
fais que j'entre avec toi dans la paix.*

*Le vent me déchire ainsi qu'un domaine  
abandonné,  
et la pitié me mord aux entrailles, comme  
un cancer.*

*Mais toi, tu es pareil aux herbes et au vent,  
pareil aux feuillages que gonfle une âme  
tendre et tumultueuse.*

*Je te chercherai dans le printemps,  
— revenu une fois encore —*



*dans l'arôme amer et poisseux des bourgeons,  
dans l'Été rouge et bourdonnant comme un  
phare,  
et dans le blanc soleil d'octobre, le long des  
murs des collèges.*

*Je te chercherai dans les rues qui coulent  
comme une eau,  
dans les faubourgs où flotte une odeur de  
dimanche,  
dans mille visages fermés sur leur secret;*

*au seuil de ta maison,  
— île blanche qu'assaillent les vagues du  
jardin nocturne :  
quelqu'un passe avec une lampe, creuse  
l'ombre un instant, sous les tilleuls —*

*Je te chercherai dans les gares,  
derrière les vitres des salles d'attente, que  
voile une taie de désirs tristes,*

*au bout du quai, là où commence l'herbe,  
où, par les soirs de pluie, sous le halo du fanal,  
saigne, au bord des rails, le tragique  
BIFUR.*

*Je te chercherai partout dans le monde,  
qui, parcelle par parcelle, t'a repris :  
jusqu'au jour où nous nous rejoindrons  
dans la nuit souterraine,  
comme deux sources d'ombre confusément  
mêlées  
à la sève confuse des morts,  
à l'effort léger des plantes et des parfums,  
au fleuve sourd qui roule inlassablement,  
sous l'arche de la terre obscure.*

Mars-Avril 1916.









